



HAL
open science

L'expert en temps de crise

Jérémie Supiot

► **To cite this version:**

Jérémie Supiot. L'expert en temps de crise. L'éthique à l'épreuve de la crise, XXXIV, L'Épistémologie, 2021, L'Unité du Droit, 979-10-92684-50-6. hal-04263419

HAL Id: hal-04263419

<https://hal.science/hal-04263419>

Submitted on 28 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

L'expert en temps de crise

Avant propos

Nous avons conscience que la structure des révolutions scientifiques proposée par KHUN semble caricaturale sous certains aspects, mais sans adhérer non plus à l'anarchisme épistémologique de FEYERABEND, nous pensons qu'il existe bien deux modalités de la science qui se caractérisent par des enjeux de pouvoir : la science normale et la science révolutionnaire. La première normalise pour cumuler des faits commensurables et créer ainsi une économie du savoir. La seconde réinvente les normes pour proposer un nouveau paradigme. Si cette évolution n'est pas aussi linéaire que le laissait penser KHUN, nous pensons que la lutte entre différents paradigmes existe bel et bien, avec parfois des victoires écrasantes comme les expériences d'Alain Aspect concernant la violation du principe de localité en physique quantique. Souvent pourtant, les batailles sont plus rudes, comme la guerre sans merci qui fait rage entre le paradigme de la croissance de l'économie libérale, et celui de la décroissance défendu notamment par Bruno LATOUR en France. Dans cette bataille, les experts sont comme les généraux, et les citoyens les soldats. Il est donc important d'interroger le rôle des premiers vis-à-vis des seconds en temps de crise.

Introduction

Au moment où nous écrivons ce texte, notre société connaît une crise sanitaire d'ampleur mondiale. Mais force est de constater qu'elle vient s'ajouter à une série de crises systémiques. De secousse en secousse c'est un tremblement de Terre qui semble faire vaciller nos institutions. En ces temps désœuvrés, la méfiance générale qui règne quant aux savoirs qu'on nous propose est frappante. L'exemple le plus récent de ce phénomène est le reportage *Hold up* qui a provoqué un déferlement d'articles de presse¹ relevant ses incohérences et procédés de manipulation. La crise bouleverse notre monde jusque dans le fondement de nos croyances. Au milieu de la mêlée quelques têtes ressortent, des têtes bien faites en qui nous accordons une confiance justifiée : les experts. Ce sont eux qui maintiennent l'ordre, tels les gardiens sacrés de la vérité. En temps normal, ils entretiennent ce que KHUN appelle la « *science normale*² » (*normal science*), et par dérivation ce qu'on pourrait appeler la politique normale, ou l'économie normale. Quel est le rôle de l'expert, garant de la vie normale, en ces temps révolutionnaires ?

La construction d'un savoir normalisé

La science moderne a construit un système de recherche dont les méthodes permettent une confiance généralisée envers les nouvelles connaissances produites. Par exemple, en pharmacologie, les essais cliniques dits en « double aveugle » permettent de vérifier l'efficacité d'un médicament sans tenir compte de l'effet placebo. En laissant de côté les questions épistémologiques liées à la validité des méthodes et des découvertes scientifiques (qu'est-ce que la vérité ? Les théories scientifiques décrivent-elles la réalité ?), se pose la question du rôle normalisant des experts qui s'assurent du respect des normes de production et de diffusion du savoir. Un expert-comptable s'assure par exemple du respect des règles comptables, tout comme l'expert ISO 26000³ s'assure du respect de la norme, le juriste de la règle de droit, et le clinicien du protocole clinique. Ce n'est pas tant le contenu mais le respect des règles applicables qui leur importe. La norme garantit la commensurabilité des savoirs et permet, en particulier dans la recherche, de comparer les phénomènes partout dans le monde. Grâce à cette commensurabilité, sciences et techniques mais aussi droit et économie peuvent prospérer dans une économie de la connaissance mondialisée. Or, qui est le garant de cette normativité ? L'expert, qui atteste par son sceau la validité d'un savoir. De cette manière il maintient la science normale en garantissant l'application de normes, dont la connaissance et la mise en application restent confinées, à l'abri du bruit démocratique. Une fois produites les connaissances qui doivent être diffusées sont vulgarisées, c'est-à-dire apprêtées en un prêt-à-penser appétant, cohérent, intuitif, en prenant soin de laisser les citoyens à l'abri du bruit de la science.

¹ Parmi les principaux articles de presse sur le sujet, on peut citer celui du monde publié le 17 novembre 2020 intitulé « Les contre-vérités de « Hold-up, documentaire à succès qui prétend dévoiler la face cachée de l'épidémie » écrit par Adrien SENECAAT et Assma MAAD, ou encore celui publié dans Médiapart intitulé « Le documentaire «Hold-Up», une parodie d'investigation » paru également le 17 novembre 2020 et écrit par Lucie DELAPORTE.

² KHUN Thomas Samuel, *The structure of scientific revolutions*, Chicago, University of Chicago Press, 1962.

³ L'ISO 26000 est la norme internationale de la responsabilité sociétale créée en 2010.

Pensez à votre propre rapport à vos croyances : que se passe-t-il quand vous apprenez une nouvelle chose ? Une rencontre, un article que vous avez lu, quelque chose qu'on vous a dit, en toute banalité. C'est au travers de ces moments, si intimes et précieux, que peut se comprendre la cristallisation d'un vécu, qui dans son partage va faire co-naître un savoir. Cette naissance est d'une importance capitale dans la construction d'une histoire commune, dont l'enjeu est bien entendu le dialogue et la vie en société, mais aussi l'émergence d'une réalité politique. Un jour, nous avons appris que pour notre communauté linguistique, cet objet rond et lumineux qui rougit quand il sombre dans la nuit, c'est un soleil, et que malgré son couché il est immobile : c'est nous qui lui tournons autour. Pourtant, héliocentrisme et géocentrisme décrivent strictement les mêmes faits, mais l'histoire des sciences a préféré une version plutôt que l'autre au travers de découvertes historiques qui ont révolutionné notre point de vue sur le monde, et dont l'essence est explicative et non descriptive (l'héliocentrisme explique mieux le mouvement des planètes que le géocentrisme), jusqu'à s'ancrer dans la tête de nos instituteurs et s'enraciner dans nos institutions. La rotondité de la Terre ou l'évolution des espèces sont gros d'une réalité politique sans cesse interrogée. Enfant, il faut tout de même réussir à croire que nous avons un ancêtre commun avec les grands singes, et que l'horizon d'apparence plat cache en fait une courbure ! A ce moment précis, ce n'est pas la seule validité des arguments qui provoque l'adhésion, c'est d'abord la personne qui les dit, ou plus exactement son statut d'expert. L'instituteur est, par définition, celui qui institue un savoir. L'enjeu, comme le montre Michel FOUCAULT dans *Surveiller et punir*⁴, est de maintenir en place une « *institution disciplinaire* » dont le but est de conserver le contrôle du peuple par l'Etat jusque dans sa capacité à raisonner.

Les origines de la normativité du savoir

Les critères même de validité ont dû nous être inculqués, et ce n'est jamais la raison seule qui les détermine. En effet, il y a toujours un indécidable dans les raisons premières. Si on remonte suffisamment loin dans la généalogie de nos croyances, on y trouve d'abord des intuitions primitives, sans forme, indicibles et inexplicables par nature. Elles ont quelque chose à voir avec ce que FREUD appelait le « ça » (*Es*), ou le « réel » chez Lacan, qui par opposition au noumène kantien se situe non pas dehors mais en nous. La « chose en soi⁵ » (*ding an sich*) est pour la conscience d'abord chose en moi, et ce avant même d'être chose pour moi. Dans le monde primordial du nourrisson, qui précède l'apparition de la conscience de soi, la structure de l'entendement se déploie autour d'un soi qui n'est pas moi, un monde de choses en soi sans extériorité parce que sans intériorité déterminée, le réel dans toute sa puissance sur lequel la raison n'a aucune prise. En nous, du tréfond de nos entrailles, s'écrie alors une furieuse curiosité, qui pour attraper le monde dans le langage, commence à construire des signes primitifs par des phonèmes balbutiés. Ce n'est qu'aux premiers instants d'une parole naissante, qu'une langue nous impose ses signes et ses règles logiques.

Chacun d'entre nous a oublié ce torrent permanent qui pourtant nous maintient éveillé pour aller chercher du lien à l'extérieur, vers l'autre. Il s'est enfoui dans une activité inconsciente car sans conscience de soi. Ultimes traces de cette activité, rêves et actes manqués nous rappellent les limites du langage. La normativité imposée n'a jamais raison totalement de ce que le surmoi tente de réprimer. Pour conserver une apparente cohérence dans notre chemin de vie, tous les jours on se raconte des histoires, pour que les nouvelles croyances fraîchement germées deviennent des souvenirs dans des récits. Dans ces histoires, l'élément déclencheur peut être une découverte personnelle, ou quelque chose qu'on nous a dit : dans un livre, sur un banc d'école, dans un parc en se promenant, à la télé, à la radio, à la machine à café au bureau. Dans sa vie, avant de naître en nous, cette croyance a déjà vécu des aventures innombrables, mais c'est par l'autorité de l'expert qu'elle s'est enfoncée en nous comme un savoir. Cette croyance, c'est alors la nôtre, mais aussi celle de tous ceux qui l'ont façonnée. Pourtant sa véritable force tient dans l'autorité qui l'a fait naître. Cette autorité, c'est d'abord le dictat ontologique du *cogito*⁶ qui nous impose l'existence de quelque chose plutôt que rien. Problème métaphysique et présupposé logique, il est le moteur insatiable de nos croyances qui ne veulent pas rester vides, malgré les assauts répétés de la raison critique. S'il est vrai que « *tout état de conscience en général est, en lui-même, conscience de quelque chose*⁷ », aucun esprit, aussi critique soit-il, ne pourra rester vide de toute croyance. S'il existe

⁴ FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

⁵ KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Traduction française avec notes par A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris, PUF, Quadrige, 1787.

⁶ Le *cogito*, qui signifie « je pense », a pour conséquence selon DESCARTES dans son *Discours de la méthode* que la seule chose dont je ne puisse douter est le fait que j'existe : « *cogito ergo sum* ». Or si j'existe, alors il existe quelque chose plutôt que rien, et ce présupposé ontologique demande à être précisé.

⁷ HUSSERL Edmund, *Méditations cartésiennes*, Introduction à la phénoménologie, traduction par PEIFER Gabrielle & LEVINAS Emmanuel, J. Vrin, 1986.

quelque chose, alors quelle est cette chose ? Si elle existe, alors pourquoi existe-t-elle ? Telles sont les questions auxquelles nous devons répondre inlassablement, car nulle *epoché* ne saurait les chasser définitivement. L'expert a alors pour rôle de répondre à ces questions de façon satisfaisante.

Par son partage le savoir se coconstruit : des savoirs philosophiques, scientifiques, traditionnels et religieux s'influencent entre eux et ont des implications politiques dans la manière dont nous maintenons et faisons évoluer nos institutions. Ceux qui font figure d'autorité dans ces domaines sont appelés experts. C'est un statut bien particulier qui est conféré à des personnes dont la crédibilité n'est, en principe, plus à prouver. De cette manière, l'essentiel de nos systèmes de croyances s'appuient sur eux. En remontant la chaîne d'autorité d'expert à expert, la science moderne tend à construire un système sain de vérification par les pairs. L'expert est celui qui travaille à faire fonctionner la communauté scientifique, en garantissant la commensurabilité et la cohérence des savoirs. C'est en tout cas son travail dans le cadre de ce que KHUN appelle la science normale. Mais qu'advient-il en temps de crise ?

La crise : une normalité en rupture

Une crise est une rupture, et sa nature est révolutionnaire. Brutale, soudaine, elle fait événement et vient bouleverser une histoire d'apparence continue. Une histoire personnelle, quand la maladie frappe, ou bien familiale quand un proche décède. Dans certains cas, comme la crise sanitaire liée à la COVID 19 en 2020, c'est toute la société qui se trouve ébranlée, chamboulée, retournée. Elle se traduit par un enrayement de l'horlogerie sociale, une sortie de route des habitudes qui résulte en une perturbation dans les croyances. Tout comme la pensée de HUME s'est imposée à KANT pour le réveiller de son « *sommeil dogmatique*⁸ », la crise réveille le doute. Or ce doute est insoutenable et il faut trouver refuge dans de nouvelles croyances, ce qui suppose une nouvelle normalité en rupture avec la précédente, pouvant aller jusqu'à l'abandon des structures normatives habituelles.

Toute épistémologie doit pouvoir expliquer ce passage, et par quel biais plus tard un paradigme décline, jusqu'à arriver à ce moment où la réalité devient mythe, pour laisser sa place à un nouveau roman. Or une croyance n'a sans doute pas de vie distincte de celles et ceux qui croient. Plus on croit en elle, plus elle croit en nous, jusqu'à ce qu'on arrête de croire, et elle de croître. Elle mène ainsi une existence précaire faite de doutes, d'oublis, de sentiments et de ressentiments. Ainsi pour se stabiliser elle a besoin des experts. Du latin *expertus*, qui signifie « qui a éprouvé », l'expert est celui qui possède et procède à l'expertise, ces savoirs et savoir-faire maintes fois éprouvés et appliqués, qui ne sont donc plus à prouver. Or la crise vient mettre à mal la normalité, et donc la légitimité des structures normatives qui jusque-là fonctionnaient globalement bien : les écoles bien sûr, mais aussi les laboratoires de recherche, les universités, et l'ensemble des institutions de production et transmission du savoir incluant les médias et les acteurs de la formation professionnelle.

Le savoir dans la crise et le savoir en crise

Le problème est épineux. Notre savoir, au même titre que le pain qu'on mange, ne dépend pas que de nous. Dans la construction de nos savoirs nous sommes interdépendants malgré notre désir de liberté de pensée et d'expression. Le savoir, au même titre que l'ensemble de nos besoins primaires, fonde au moins en partie ce que KANT appela « *l'insociable sociabilité*⁹ » de l'Homme qui cherche son indépendance dans une société fondamentalement interdépendante. En achetant mon pain chez le boulanger, je gagne du temps pour faire autre chose que du pain, mais je me rend dépendant de son travail. Grâce au contrat social instauré par notre système financier, le boulanger peut me donner son pain en échange d'argent qu'il pourra à son tour utiliser pour acheter un bien de même valeur. De la même manière, chercheurs professionnels, instituteurs, professeurs sont payés par nos institutions pour produire et partager des connaissances supposées solides. La bonne marche d'une société a besoin de confiance et de consensus. Ainsi lorsque survient une crise, on attend de l'expert qu'il nous donne la marche à suivre. Lorsqu'il ne sait pas et que le doute s'ébruite, c'est toute l'économie du savoir qui en pâtit.

La foi et le savoir scientifique ont ceci de commun qu'ils n'ont de valeur que s'ils sont mis à l'épreuve. Sans cette complexité si chère à Edgar MORIN, qui a participé à dépasser de la tradition structuraliste des penseurs du

⁸ KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Traduction française avec notes par A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris, PUF, Quadrige, 1787.

⁹ KANT Emmanuel, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, 1784.

XXème siècle, la simplification à outrance signe la mort de la pensée qui s'enferme dans des principes. Entre fondement solide et obstination forcenée il n'y a qu'un pas. Voilà pourquoi il faut pouvoir décider à quel moment la complexité devient folie, et l'unicité déraison. Lorsque le monde semble marcher sur la tête, on se demande : sommes-nous sains entourés de fous, ou fous entourés de sains ? Ainsi l'expert doit se demander *a minima* avec Michel FOUCAULT : « *qu'annonce-t-il ce savoir des fous ?* ¹⁰ ».

Cette question, aussi étrange soit-elle, est peut-être la clef pour trouver un juste milieu dans le rôle de l'expert, qui doit rendre compte d'une réalité complexe dans laquelle raison et folie, vérité et fausseté, consensus et dissensus s'entremêlent, pour repenser la normalité. Par exemple, la crise climatique actuelle a une histoire compliquée parce qu'elle fait intervenir l'ensemble du système Terre. Comme dans toute histoire qui doit être racontée, les aspérités trop complexes sont gommées. La révolution française n'a pas eu lieu un jour, mais il faut bien conter pour donner à comprendre. Il en va de même des choix techniques. Comme l'ont montré Christophe BONNEUIL et Jean Baptiste FRESSOZ dans *L'événement anthropocène, la Terre, l'histoire et nous*¹¹, la voiture individuelle n'est pas un passage obligé dans l'histoire de l'Homme mais le résultat de décisions politiques, de rapports de force liés à des intérêts complexes, mais aussi de certains choix des millions de fois renouvelés au travers d'une industrialisation massive, autant dans sa conception (des roues, un volant, un moteur...), que dans sa production (chaîne de montage) et sa distribution (vente à des particuliers). Les crises actuelles bouleversent ces normes : ce qui était normal devient anormal. Pour y répondre, à la manière des conseillers du roi, les experts semblent chuchoter à l'oreille des dirigeants d'entreprises et d'Etats. Mais par de-là leur implication directe dans les décisions politiques, c'est à l'aune de leur autorité auprès des citoyens qu'on doit mesurer leur responsabilité. Seuls les experts peuvent inclure les citoyens dans la construction d'une nouvelle normativité plus écologique, sociale et solidaire.

Conclusion

Le savant a la parole performative. Par la puissance de son récit, s'il dit que la lumière est, alors la lumière luit, dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. L'esprit critique qui dort en chacun d'entre nous n'est jamais complètement dupe, mais toute croyance suppose une confiance. Or la méfiance elle aussi est une croyance, et suscite immédiatement une adhésion inverse. Si je me méfie c'est toujours pour préférer la confiance en quelque chose d'autre qui me semble plus vrai ou plus juste. Imaginez-vous rester bloqué dans le doute cartésien, qui pousse le vice jusqu'à mettre en doute sa mémoire et ses perceptions, et vous comprendrez ce qu'on appelle folie. La raison critique doit être critique de la raison, ce qui implique une folie maîtrisée, s'il en est, dans l'expérience du doute. Écoutons cette folie, elle est précieuse. Pour autant la vie en communauté demande de pouvoir partager, et cela suppose un savoir commun, dont l'expert est le garant.

Ce qui nous tient ensemble, animaux doués de parole, c'est la continuité du récit, les coutures du temps et de l'espace qui viennent tisser les croyances pour en faire des savoirs. Il ne faut jamais sous-estimer la puissance du verbe qui crée un monde dicible, partageable, cousu. Plus qu'à la vérité, au bien ou au beau, c'est à l'aune de cette capacité à faire société qu'on peut juger des croyances. En cela l'expert, qu'il soit scientifique, instituteur, journaliste, ou philosophe, jouit d'un rôle politique important auquel doit se rattacher une responsabilité à sa mesure. Il faut une fois pour toutes tordre le cou à l'idée reçue selon laquelle les sciences et les techniques sont neutres. En temps de crise, même l'esprit critique le plus solide ne peut garantir la validité de tous les savoirs qu'on lui propose. Il est temps de se rappeler pour qui la science se fait, et surtout pourquoi. Nos institutions reposent sur la parole d'experts qui d'une manière ou d'une autre influencent nos choix. Si nous perdons la confiance en eux, nous vivrons dans un monde de méfiance perpétuelle, entourés de fous qui ne se comprennent pas. Pour éviter que cela arrive, il est urgent d'investir dans la recherche via des fonds publics pour produire un savoir dont les citoyens sont les seuls bénéficiaires légitimes, et de réformer le système de publication qui nuit à la crédibilité des savoirs scientifiques produits. Il faut aussi réinventer le rôle de l'expert qui ne doit plus produire cette « *recherche confinée* » décrite dans *Agir dans un monde incertain*¹² par Michel CALLON, Yannick BARTHE et Pierre LASCUMES, mais proposer des nouveaux modes de construction du savoir au travers de « *forums hybrides* », invitant experts et profanes. Quelle que soit la solution choisie, elle doit prendre en compte le rôle politique de l'expert, ce qui implique d'en saisir la responsabilité éthique.

Jérémie Supiot

¹⁰ FOUCAULT Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, page 32.

¹¹ BONNEUIL Christophe et FRESSOZ Jean-Baptiste, *L'Évènement Anthropocène, la Terre, l'histoire et nous*, Paris, Le Seuil, 2013.

¹² CALLON Michel, BARTHE Yannick & LASCUMES Pierre, *Agir dans un monde incertain*. Essai sur la démocratie technique, Paris, Le Seuil, 2001.